

Jean LECLANT (1920-2011)

Jean Leclant est né à Paris, le 8 août 1920. Il s'est éteint le 16 septembre 2011 à l'âge de 91 ans. Égyptologue, spécialiste de l'histoire et de la civilisation pharaonique, en particulier la XXV^e dynastie, il est nommé professeur au Collège de France en 1979, titulaire de la chaire d'Égyptologie (1979-1990).

C'est à l'école primaire de la rue Robert Estienne, dans le VIII^e arrondissement de Paris, que Jean Leclant apprend, comme il aimait à le rappeler parfois, les bases les plus sûres, sur lesquelles construire sa vie, bases qu'il avait acquises dès l'âge de sept ans : lire, écrire, compter et, surtout, les cadres historiques, géographiques et civiques que les hussards de l'école républicaine savaient si bien inculquer aux futurs citoyens qui leur étaient confiés, et auxquels il resta lui-même profondément attaché toute sa vie.

S'il était parmi nous aujourd'hui, il ne manquerait probablement pas de dire que la suite allait de soi. Des études secondaires, toujours à Paris, le conduisent à un prix de version grecque au concours général de 1938 et à la khâgne d'Henri IV. Les temps sont difficiles, et c'est depuis Rennes, après l'invasion allemande, qu'il passe le concours de l'École normale supérieure, en mai 1940.

À peine intégré, il participe aux manifestations du 11 novembre 1940 qui suivent l'arrestation de Paul Langevin. Arrêté lui-même par l'occupant, il devra ensuite, comme ses camarades, pointer au commissariat de son quartier chaque semaine. Il retiendra cette leçon, douloureusement vécue dans ces années de misère : sans jamais renoncer aux valeurs de la République, il saura toujours par la suite trouver les voies d'une action d'autant plus efficace qu'elle privilégiera la discrétion.

Rue d'Ulm, il peut donner libre cours à l'immense curiosité qui sera toujours la sienne. Il faut dire qu'il rencontre des maîtres à la hauteur de son appétit de savoir : Jérôme Carcopino, Jean Bayet, Jean Bérard, Charles Picard, André Piganiol, dont il suit les cours. Il suit également l'enseignement d'Isidore Lévy à l'École pratique des hautes études (EPHE), en compagnie de Georges Dumézil. Il a pour camarades Pierre Levêque, René Marill – qui n'est pas encore René M. Alberès –, Louis Déroche, Jean Pouilloux, Jean-Baptiste Duroselle, Jean Marcadé, Gilbert Lazard, Jacques Fontaine, Gilles Granger, et d'autres encore : la génération de nos maîtres. Leurs chemins ne cesseront de se croiser ensuite, de l'Université au Collège de France, en passant par l'École pratique des hautes études et l'Institut.

En 1943, son mémoire consacré à *Ammon, son oracle à l'Oasis, son culte chez les Grecs* à peine soutenu, il fuit la menace du STO et passe en zone libre. Il noue alors d'autres amitiés, tout aussi solides, dans les milieux résistants de la région de Grenoble, où il connaît des heures dont on devinait, à des silences pudiquement gardés, qu'elles avaient été difficiles. Il revient en 1945 à Paris, après la Libération, et passe alors l'agrégation de Géographie, qui vient juste d'être créée, et qui convenait si bien à son esprit et à sa curiosité insatiables.

Entre-temps, il avait fait deux rencontres déterminantes : celle d'Emmanuel de Martonne, qui le rend sensible au langage des paysages et des lieux – surtout celle de Jean Sainte-Fare Garnot, qui l'initie à l'égyptologie, et pour qui il gardera toute sa vie un profond respect et une grande amitié. Son jeune maître le guide dans les arcanes de la langue égyptienne et sur les sentiers du monde envoûtant des *Textes des pyramides*. Il préparait alors, en effet, sa thèse d'État sur ce corpus fascinant, et son élève tomba vite sous le charme. Bien plus tard, Jean Leclant lui succédera, trop tôt comme il ne cessa jamais de le rappeler, avec reconnaissance et amitié.

Il suit ensuite les cours de Pierre Lacau au Collège de France et ceux de Gustave Lefebvre à l'École pratique des hautes études. Du premier, il retient l'indispensable complémentarité de la connaissance du terrain et de la pratique des sources, ainsi que la rigueur de la méthode. Le second le conforte dans l'idée que la philologie doit rester la base de sa recherche.

Dès l'agrégation passée commencent ses *Wanderjahren*. Il s'engage dans la Marine nationale, qui l'affecte à Vienne comme aspirant interprète et du chiffre. Il évoquait parfois avec un certain amusement cet épisode de sa vie, au parfum de « Troisième Homme », et au cours duquel il noua de fructueux contacts avec les égyptologues autrichiens. Il finira sa carrière militaire comme capitaine de frégate, et ce sont les fusiliers de la Marine qui lui rendront les honneurs le jour de ses funérailles.

De 1946 à 1948, le CNRS l'affecte comme chargé de recherche auprès des Musées nationaux. Il parachève ainsi, aux côtés de Jacques Vandier, sa formation dans les collections avant de partir – enfin ! – sur le terrain. Le terrain, c'est l'Égypte, où l'Institut français d'archéologie orientale le recrute comme membre scientifique, de 1948 à 1952. Il sillonne le pays en compagnie de Paul Barguet, Serge Sauneron et des frères Bernand. Participant aux fouilles de l'Institut français de l'archéologie orientale (IFAO), en particulier à Thèbes, il s'attache à un dossier qui sera central dans sa carrière : celui des monuments et inscriptions de l'époque dite « éthiopienne », tant dans les enceintes de Karnak que sur la rive occidentale. C'est ainsi qu'il entreprend les deux monographies qui constitueront son diplôme de l'EPHE et ses deux thèses : *Les Enquêtes sur les sacerdoxes et les sanctuaires égyptiens à l'époque dite « éthiopienne » (XXV^e dynastie)*, puis, pour la thèse d'État, *Recherches sur les monuments thébains de la XXV^e dynastie dite « éthiopienne »* (thèse principale), et *Montouemhat, quatrième prophète d'Amon, prince de la ville* (thèse complémentaire).

Au terme de ces quatre années, à seulement 32 ans, il fonde, à la demande du Négus, le Service archéologique de l'Éthiopie, qu'il dirige jusqu'en 1956. Il crée de toutes pièces un dispositif scientifique et humain qui saura traverser le futur difficile qui attend le royaume de la reine de Saba, porte mythique de l'Afrique et de la mer Rouge, qui, toutes deux, fascinent le jeune savant.

Il revient en France, déjà riche de tant d'aventures, et passe son diplôme de l'EPHE en 1953. Il est alors recruté par l'université de Strasbourg, d'abord comme chargé de cours, puis, une fois sa thèse de doctorat d'État ès-Lettres soutenue, en 1955, comme professeur. Il y enseigne jusqu'en 1963, poursuivant la tradition d'excellence inaugurée par Johannes Dümichen, puis Wilhelm Spiegelberg, et maintenue, une fois l'Alsace rendue à la France, par Pierre Montet, auquel il avait ainsi succédé après avoir été son élève.

Le décès prématuré de son premier maître, Jean Sainte-Fare Garnot, le 20 juin 1962, le ramène à Paris. Il est alors élu à sa succession à la Sorbonne en 1963, puis à la V^e section de l'EPHE, l'année suivante. Il reprend ainsi l'important dossier de Saqqara, dont il partagera l'étude avec Jean-Philippe Lauer pendant presque quarante ans, menant de fructueuses recherches dans les complexes funéraires de Pépy I^{er} et de sept de ses reines, qui viennent ajouter encore au corpus des *Textes des pyramides*, dont il avait repris l'étude et entrepris une nouvelle publication.

À l'EPHE et à la Sorbonne, Il étend l'enseignement aux domaines dont il est le pionnier. D'abord l'étude des cultes tardifs, liés au monde hellénistique et à l'expansion de l'Empire romain, ce monde « isiaque », dont il étudie le développement à l'échelle de l'*oikouménè* antique en y appliquant son inépuisable énergie. Ces études, qui lui doivent tout, sont devenues aujourd'hui matière d'enseignement dans plusieurs universités.

L'autre pôle de ses recherches est alors le Soudan. Épigraphiste de la mission de Michela Schiff Giorgini à Soleb depuis 1960, il cède au charme irrésistible de la haute vallée du Nil. Il poursuivra les fouilles sur le site proche de Sedeinga, après la fin de cette mission et la mort tragique de Michela Schiff Giorgini.

À l'EPHE, il invente les études méroïtiques, s'attaquant au défi du déchiffrement de la langue parlée par les souverains héritiers des Kouchites. Une petite poignée de disciples l'accompagne dans cette aventure, dans laquelle une seule autre équipe ose se lancer, celle de Fritz Hintze à la Humboldt Universität de Berlin. Nos deux groupes s'accompagneront ainsi mutuellement pendant des années dans cette entreprise austère.

Cette dernière recherche constitue l'un des thèmes de son enseignement au Collège de France, où il est élu en 1979. Il quitte alors la Sorbonne, après seize années au cours desquelles il a développé un véritable centre de recherches, qui accueille aujourd'hui encore des étudiants venus de tous les pays.

Jusqu'en 1990, il continue à enseigner parallèlement au Collège et à l'EPHE, ne cessant d'ouvrir à ses auditeurs de nouvelles voies de recherche, exposant et commentant aussi bien les fouilles en train de se faire que les nombreuses publications nouvelles, qu'il suivait au jour le jour et dévorait avec gourmandise.

Son élection à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1974, au fauteuil de Jacques Vandier, marque assurément un tournant dans sa vie, tant scientifique que personnelle, que la présence chaleureuse et discrète de Marie-Françoise, son épouse, vient illuminer.

Toute sa vie en effet, il a eu le souci de l'intérêt scientifique commun. Créateur de la chronique archéologique qu'il publie chaque année dans les *Orientalia*, de 1948 à 2002, il est à l'initiative de nombreuses entreprises collectives : bibliographies, outils de travail adaptés aux technologies modernes, mais aussi, partout où il en a la possibilité, développement de l'enseignement et des moyens de recherche en égyptologie. Il s'engage toujours avec la même générosité, que ce soit pour soutenir et encourager les programmes français ou pour renforcer le réseau scientifique international des égyptologues et, plus largement, des orientalistes.

Il préside ainsi la Société française d'égyptologie, assure le secrétariat général de l'Association internationale des égyptologues, après en avoir favorisé la naissance en 1973, mène à bien les célébrations consacrées en 1972 et 1990 à Jean-François Champollion, préside la Société des africanistes, la Société française des études éthiopiennes et la Society for Nubian Studies. Président d'honneur de la Société asiatique et de la Société d'histoire des religions-Ernest Renan, il a présidé jusqu'à sa mort la Fondation Michela Schiff Giorgini, créée en 1984 en mémoire de la « Dame de Soleb ».

Élu secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1983, il élargit encore son action, assumant le secrétariat général de la Commission consultative des fouilles françaises à l'étranger du ministère des Affaires étrangères de 1973 à 1988, puis la présidence du haut comité des célébrations nationales du ministère de la Culture de 1988 à 2008, ainsi que la vice-présidence de la commission française pour l'Unesco.

Secrétaire perpétuel infatigable, il se donne sans compter à sa Compagnie, déployant des trésors d'énergie, contribuant à la création du grand prix d'archéologie Simone et Cino del Duca, faisant des colloques annuels de la villa Kérylos un rendez-vous scientifique international. Il dirige surtout les publications de l'Académie, veillant à tout, relisant sur épreuves chaque manuscrit, faisant toujours bénéficier les auteurs de ses remarques et commentaires.

Il ne néglige pas pour autant sa propre production scientifique, si foisonnante que nous avons décidé d'y consacrer un site internet – plus de 1700 titres recensés à ce jour.

Tout absorbé qu'il est par la gestion de l'Académie, il publie coup sur coup les trois volumes du *Répertoire d'épigraphie méroïtique* en 2003, *Les Textes de la pyramide de Pépy 1^{er}*, le *Recueil bio-bibliographique*, en 3 volumes, de l'Institut de France (*Le Second siècle*, 1895-1995, 2407 p.), le *Dictionnaire de l'Antiquité*, etc.

Il était membre de plusieurs académies étrangères et françaises : British Academy, Accademia dei Lincei de Rome, Académie des sciences de Russie, de

Belgique, du Danemark, de Suède, de Munich, de Roumanie, de Madrid, de Barcelone, Accademia Pontaniana de Naples, Institut d'Égypte du Caire, Instituts archéologiques allemand et autrichien, Istituto Italiano per il Medio ed Estremo Oriente, American Philosophical Society de Philadelphie. Il était également docteur *honoris causa* des universités de Louvain, de Bologne et de Vienne.

Son rayonnement international tenait assurément à l'immensité de son savoir et de son œuvre. Il venait, tout aussi certainement, de l'homme lui-même, dont les qualités n'ont jamais été masquées par le manteau de la science et des honneurs.

D'humeur toujours égale, simple et souriant, il savait écouter et cherchait toujours à comprendre avant de juger, curieux de l'autre comme il l'était de tout. Il admirait Gaston Maspero, qui fut toujours son modèle. Les hasards de la vie font que seulement quelques mètres les séparent l'un de l'autre dans le cimetière du Montparnasse, où il fut porté en terre par ses amis et collègues le 23 septembre dernier.

Pr Nicolas Grimal